

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 41

Artikel: Lausanne, le 10 octobre 1885
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinière, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
 du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c. }

Lausanne, le 10 octobre 1885.

Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir le récit d'une petite fête militaire célébrée samedi dernier par le *corps des cadets veveysans*. Il y a eu près d'Attalens, sur le plateau de Burgoz, frontière fribourgeoise, une petite guerre fort réussie, que le collégien Lolo raconte ainsi à sa maman :

Ma chère mère.

C'est sur la peau d'un tambour, que je t'écris bien à la hâte pour te donner quelques détails sur la bataille que nous venons de livrer et te dire que je suis encore en vie.

C'était le samedi, 3 octobre.

La veille, le général en chef nous avait dit : « Conserits, mes enfants, demain l'affaire sera chaude ! Munissez-vous de patriotisme et de fortes chaussures. Mettez dans vos cœurs du courage et, dans vos sacs, des vivres pour tout un jour. »

Sur ces brèves paroles, nous fûmes nous coucher et, le lendemain, à l'aube, nous nous réveillâmes tous le cœur nous battant bien fort.

Suivant l'ordre donné, j'avais, autant que je sus le faire tout seul, muni sans toi mon cœur de dispositions viriles et, dans mon vieux sac, — un bon camarade déjà bien pelé par les exercices, — j'avais mis un saucisson, pris à crédit chez Forney, des plaques de chocolat Peter-Cailler, quatre œufs cuits durs, deux ballons de la boulangerie voisine, sans compter un grand morceau de biscôme que me donna ma tante. « Le général, me disais-je, s'il inspecte mon sac, sera content de ton fils. »

Quand je fus sur les rangs, j'avais à ma droite le sergent Colibri, qui n'avait qu'un regret : celui d'être sans moustache. A ma gauche, le soldat Etourneau ne disait mot. Derrière moi, babillaient Clarinette et Flageolet. Cet encadrement me donna du courage et même de la gaieté. J'en avais besoin, car, petite mère, ce devait être ma première affaire, et les balles, tu sais, ça siffle, ça perce et ça fait peur.

A 7 ¹/₄ h., nous sortîmes de la cour des manœuvres et, à 7 ¹/₂ heures, nous franchîmes le pont de la garnison, par la porte de St-Antoine.

L'air était calme. Les moineaux piaillaient sur les marronniers. Le ciel était bleu ; le soleil montrait son chaud visage d'automne et saluait notre armée de ses rayons dorés.

En tête, fiers comme des vétérans de Marengo, s'avançaient nos artilleurs. Leurs batteries attelées

roulaient sur les pavés avec un bruit sourd qui sentait la guerre. De grands soldats du train, aux moustaches rudes, serraient les flancs de leur monture, et, derrière nos batteries, venaient en ligne, par pelotons, les canonniers.

Après eux, — les trompettes en l'air, les plumets blancs flottant au vent de la bataille qui allait tonner, — venaient la fanfare du régiment, les tambours avec leurs petits panaches couleur de sang, suivis du général aux trois étoiles, escorté de son chef d'état-major et du chirurgien.

Derrière nos chefs, nous venions nous, avec notre bataillon au grand complet, tous le sac au dos, le vetterli sur l'épaule, le pantalon dans nos guêtres et le képi sur l'oreille. Nous avions l'œil sur nos chefs et, de temps à autre, sur ceux ou sur celles qui, du haut des fenêtres, nous voyaient partir avec un long regard d'émotion.

Enfin, venaient le char d'ambulance, — avec ses sinistres bagages, surmontés d'un drapeau blanc avec une tache de sang en forme de croix, — puis le fourgon de guerre et d'approvisionnement, où se trouvait assise la cantinière du régiment.

Sur les pavés de la ville, ce fut un grand bruit, lorsque nous passâmes. Quand nous sortîmes des murs, chacun se demanda comment on reviendrait. « A la garde de Dieu ! » me dis-je et je pensai bien fort à toi, bonne mère.

A peine fûmes-nous arrivés — après une longue montée sur les hauteurs de Corsier, où l'ennemi avait été signalé et avait pris position dès le matin — que le capitaine de notre compagnie nous dit : « Maintenant, veillez-vous ! De l'œil et du jarret !

J'eus un frisson dans le dos ; je vis Clarinette pâlir ; Etourneau boucla sa mentonnière ; Flageolet serra son ceinturon, croqua une dernière pomme et examina son fusil ; le sergent Colibri, sans mot dire, caressa du pouce la lame de son sabre, et le caporal Mimi regarda du côté de la ville avec un soupir.

Nos batteries prirent position sur un mamelon vert, encadré de taillis, sur le bord sud d'un magnifique plateau. La bouche des pièces regardait vers Attalens, du côté d'un monticule boisé, où l'ennemi, venant de Fribourg, devait s'être blotti. A l'extrême droite, se trouvait la ferme Burgoz, où fut installée l'ambulance et le commissariat. Sur la gauche, l'infanterie était silencieuse.

Notre compagnie, massée près d'un bois, atten-

daît immobile l'ordre de marcher et le premier coup de feu.

Celui-ci ne se fit pas attendre. A dix heures et demie, une formidable décharge d'artillerie se fit entendre du haut de la colline. Aussitôt un vol immense de moineaux s'éleva dans les airs et vint, effaré, se blottir dans notre petit bois.

— Attention ! attention ! crièrent les chefs.

Une seconde détonation survint, une troisième et bien d'autres, suivies de la réplique de nos braves artilleurs, qui au premier coup « saluèrent le feu. »

— En avant l'infanterie ! cria le général, débouchant tout à coup d'un massif de fayards, d'épines et de *meurons*. Lancez-vous dans les bois, puis sortez-en, au nord, en tirailleurs ! Un peu lestes, capitaine ! Voyons, conscrits, habiles ! habiles !

La tête baissée, nous nous lançâmes sous bois, un peu à la débandade. Le porte-drapeau eut mille peines à cause de sa bannière, qui risquait de se déchirer aux ronces des taillis et aux branches sèches des sapins.

Nous sortîmes du bois ; nous nous déployâmes en tirailleurs, puis, à genoux ou accroupis dans les prés, nous commençâmes la guerrière mélodie.

Bonne maman ! quel vacarme. — Visez bien ! — Tirez toujours ! criaient les chefs. — Nous n'avons plus de cartouches, dit une section. — Ça ne fait rien, tirez toujours !

Un parlementaire survint. Ses demandes furent repoussées.

La bataille reprit alors de plus belle. La cavalerie n'arrivant pas pour tenter une charge et le corps des pontonniers étant en retard pour construire un pont sur un marais qui protégeait l'ennemi, on entendit soudain, au milieu de la fumée et des cris des chefs, retentir le signal du pas de charge et le commandement : « A l'assaut ! »

Bonne mère ! ce fut terrible comme un ouragan ! Nous nous élançâmes tous comme des tigres et grimpâmes un talus d'où l'ennemi nous canardait à plaisir. Le pauvre Etourneau roula deux fois sur lui-même ; Flageolet s'en fut donner de la tête dans un buisson ; le sergent Colibri vit rouler son képi au bas de la colline, et Clarinette et moi nous arrivâmes les premiers sur la redoute !

Hourrah ! la batterie ennemie fut prise, enclouée, et toute sa troupe, faite prisonnière, fut conduite sur le plateau qui s'étend du Bourgoz aux Grangettes, pour se rendre à discrétion et signer le traité de paix.

On en fêta les conclusions dans un dîner sur l'herbette, aux sons joyeux de nos fanfares et en offrant à nos ennemis quelques-unes de nos meilleures provisions.

Le soir, toute la brigade rentra dans ses foyers, les pieds crottés, mais le cerveau content.

Ah ! bonne mère, que la guerre est chose terrible, quand elle tue et fait couler le sang ; mais qu'elle est charmante, quand elle nous apporte un jour de congé et ne fait peur qu'aux moineaux !

Adieu, chère maman, je reste, pour la vie, ton fils bien affectionné et reconnaissant.

LOLO.

P.-S. — Si tu pouvais m'envoyer un peu d'argent,

tu me ferais grand plaisir ; depuis la bataille du Bourgoz, mon porte-monnaie souffre de rudes courants-d'air.

(F. d'Avis de Vevey.)

A Ste-Croix.

Le Reban de l'ours.

Un reban ou rebanc, probablement le réduplicatif de banc, est dans le langage populaire de quelques hameaux de Ste-Croix, une excavation produite aux flancs d'un rocher par des érosions ou des mouvements glaciaires, dont la date se perd dans la profondeur du passé.

Le rebanc de l'ours, qui sert de titre à ces lignes, est situé à 20 ou 25 mètres au-dessous des pâturages parsemés de sapins qui recouvrent le mont de Baulmes.

Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement précis sur la légende de l'Ours qui lui a donné son nom. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'à l'époque où il y avait encore des ours dans le Jura vaudois, on avait organisé une battue pour détruire un de ces hôtes incommodes, et que la bête, forcée par les chasseurs, s'était réfugiée dans cette espèce de caverne quasi-inaccessible aux pieds humains.

En effet, au dessus, le rocher est absolument à pic. Au-dessous, le cône de débris est très abrupt et permet à peine à quelques sapins chétifs, contournés, tourmentés, de se cramponner à ses flancs par des racines qui ressemblent à des tentacules et dont les suçoirs s'en vont, à l'aventure, chercher dans ce sol instable quelque humus bienfaisant.

A trente ou quarante mètres au-dessous du rebanc de l'ours, la pente se résout en précipice, et pourrait conduire l'imprudent qui s'y engagerait dans un monde meilleur.

Il n'y a guère qu'une quinzaine d'années que le rebanc de l'ours est un lieu de pèlerinage à la mode. Pèlerinage, parce qu'il s'est formé, autour de cette grotte, un certain mystère, une légende qui, dans l'esprit de personnes timorées ou trop facilement enthousiastes, revêt des caractères fantastiques.

Les gens rassis, qui se disent bien informés, racontent ce qui suit.

Il y a quelque vingt ans, les habitants du village de Baulmes eurent à se plaindre de vols répétés de denrées et de déprédations aux propriétés.

Les victimes, qui étaient aux aguets, remarquèrent à la même époque des lueurs fréquentes contre les rochers du mont de Baulmes, et particulièrement intenses dans les nuits du samedi au dimanche.

Evidemment, on était sur la piste. Ces lueurs nocturnes n'étaient autre chose que le reflet des feux de bivouac des rôdeurs, qui faisaient ripaille du fruit de leurs rapines.

Cette conviction prit corps, les esprits s'enflammèrent et l'on convint de faire une expédition en règle, qui devait purger le pays des *chappardeurs* qui le rançonnaient.

On fit d'abord des reconnaissances qui permirent de se faire une idée exacte du lieu de repaire des bandits. On constata que l'accès en était des plus difficiles.